

L'ECHO DES CAVERNES Année 1962 N°11

Chers Amis,

Nous pouvons annoncer que ce tirage de l'Echo des Cavernes dépasse pour la première fois le cap des 250 exemplaires.

C'est que maintenant, notre bulletin a sur place une nombreuse clientèle de fidèles lecteurs, qui n'oublent d'ailleurs pas, au grand plaisir des rédacteurs, de réclamer leur exemplaire quand, par inadvertance ou insouciance un des jeunes "préposés" à la distribution a mal fait son boulot.

De plus en plus aussi, notre Echo est demandé par d'autres clubs français et étrangers qui échangent avec nous leurs publications, et c'est ainsi qu'il fait à sa manière un peu de propagande touristique pour le Haut-Jura. Les spéléos qui viennent pour la première fois dans la région, sont aussi séduits par les paysages de montagne que par nos cavernes, et presque toujours ils y reviennent.

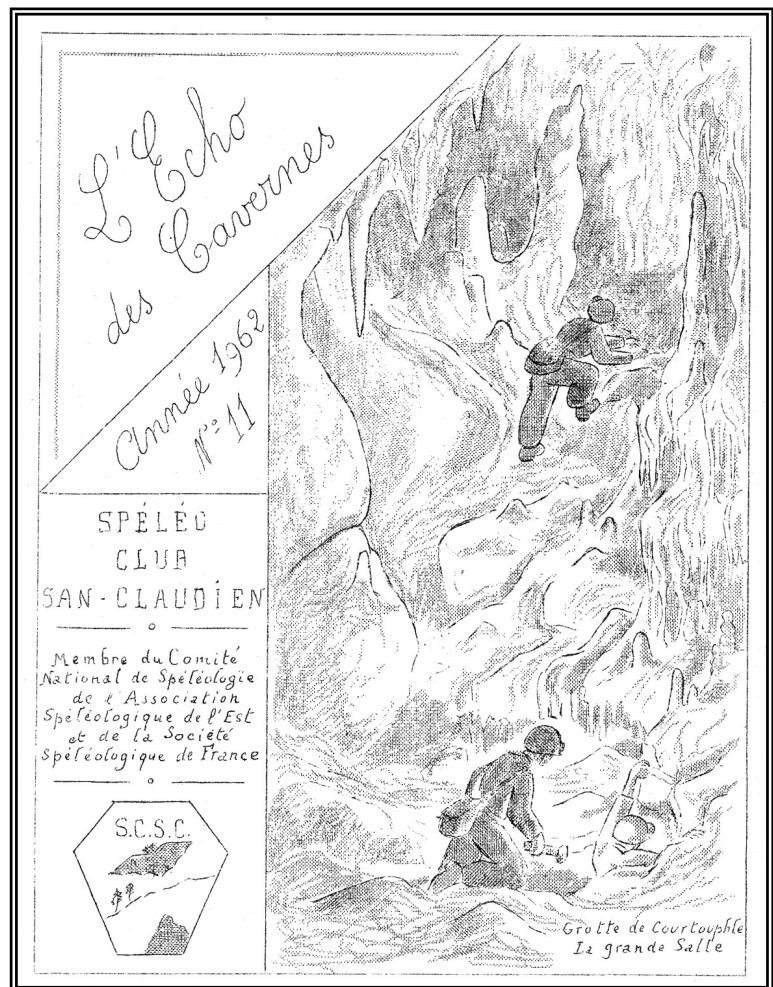
Après vous avoir emmenés l'an dernier à l'extrême Nord de notre secteur d'exploration, l'Echo vous fera visiter cette fois l'extrême Sud avec les intéressantes grottes de Courtouphle, près de Thoirette, et vous pourrez également y lire le récit de l'exploration d'un gouffre célèbre entre tous à Saint-Claude, le Trou de l'Abîme, dont le mystère a enfin été percé en grande partie par nos collègues et amis du Spéléo-Club de Lyon.

Avec les amitiés et les meilleurs vœux de bonne année des hommes des cavernes.

□ BILAN 1961

Aussitôt après un mois de janvier marqué par quelques sorties promenades dans des cavités déjà connues, le Spéléo-Club San-Claudien a repris une activité normale et, grâce à la belle période ensoleillée qui a régné depuis fin février, les quatre nouveaux inscrits ont pu "faire leurs classes", ce dont ils ne se sont pas privés.

Pour commencer, un film a été tourné sous la haute direction de Racine cumulant les fonctions de metteur en scène, technicien et opérateur. La grotte de Couesnans, que nous avons décrite dans notre Echo 1959 a été choisie pour prêter ses décors. C'est une grotte assez jolie, dont les paysages divers, puits, chatières, nappes d'eau et grandes salles concrétionnées, permettent de réaliser un documentaire assez complet sur la spéléologie. Elle offrait pour la circonstance l'avantage énorme de s'ouvrir à proximité



d'une route nationale. Il a fallu en effet amener à pied d'œuvre et transporter sous terre un matériel aussi fragile qu'encombrant et surtout deux accus de 12 volts pesant chacun environ 15 kilos pour alimenter le projecteur.

Cependant, pour cette première cinématographique l'équipe était au grand complet. Le transport a pu s'effectuer sans trop de peine, sinon sans de grandes difficultés dues au parcours accidenté de la caverne. Le tournage de la bande dont la projection dure à peine quatre minutes a pourtant nécessité une séance de huit heures sous terre. Mais tous sont satisfaits du résultat, aussi bien le réalisateur que les acteurs et machinistes et sont prêts à recommencer. On prévoit pourtant de se monter en matériel d'éclairage plus léger, pour pouvoir filmer dans des grottes et gouffres plus accidentés et plus originaux.

Après visite des grottes à chauves-souris au Flumen, à la Riôte, à Buclans, visites presque infructueuses en raison probablement de la chaleur précoce qui a fait envoler prématurément les essaims, le Club s'est remis au début de mars à l'exploration du Goulet de la Vouivre, près de Courtouphle, exploration qui était commencée depuis près de deux ans et qui a été terminée au cours d'une séance "ventre à terre" dont vous trouverez le récit un peu plus loin.

Le même jour, le gouffre des Brasselettes à Lavancia a reçu une seconde visite que l'eau, encore trop abondante, n'a pas permis de pousser beaucoup plus loin que la première il y a trois ans. La méchante résurgence de Dortan aux crues aussi subites qu'imprévisibles a été elle aussi vue au passage, sans grand espoir, et s'est montrée en effet

toujours aussi noyée et impénétrable. Huit jours plus tard, une nouvelle prospection en forêt de Prénovel a permis le repérage et l'exploration d'une grotte double.

En mars également, nous avons eu le plaisir de recevoir à Saint-Claude l'équipe des Tritons du Spéléo-Club de Lyon, qui ont exercé leurs talents de plongeurs au dépens des légendes du Trou de l'Abîme. Beaucoup de nos amis nous ont fait part par la suite de leur déception de ne pas avoir été prévenus du passage des hommes-grenouilles qu'ils auraient bien voulu voir évoluer. Nous sommes pardonnables, car nos collègues nous avaient demandé, vu le peu d'espace disponible aux environs du gouffre, d'éviter d'autant que possible de parler de leurs projets, pour ne pas provoquer un rassemblement qui les aurait empêchés de manœuvrer en toute sécurité.

Le Lundi de Pâques, le Club s'est livré à une vraie orgie de trous, grâce à l'obligeance d'un de nos amis, grand chasseur et grand coureur de bois, qui connaît comme pas un la vaste forêt entre Les Crozets, Châtel-de-Joux, Saint-Maurice et la Chaux-du-Dombief. Cinq spéléos munis seulement de quelques cordes et échelles lui ont emboîté le pas et ont visité en partie dans la matinée le gouffre inexploré de Nanchez, laissant pour une prochaine descente une impressionnante verticale intérieure qui pourrait donner accès à de vastes prolongements. Ensuite l'équipe est allée reconnaître l'emplacement de la grotte à Jean Laurent, cavité célèbre pour avoir autrefois donné asile à des bandits de grand chemin, et dont l'entrée est aujourd'hui obstruée par un amas de blocs. Il semble relativement facile de le réouvrir avec un peu de temps, de patience et de matériel, et sans crainte des fantômes des brigands qui sont censés y habiter. S'ils sont spéléos depuis quelques 300 ans, ils sont entièrement devenus des gens sympathiques !

En début d'après-midi, nos explorateurs se sont offert une descente à l'échelle dans la belle verticale de 18 mètres du gouffre de la Combe à l'Ours, puis une descente à la corde dans un joli petit puits abondamment orné de belles concrétions blanches. Enfin, après avoir visité rapidement au passage une intéressante grotte gouffre à la Combe Raillard, ils ont reconnu en fin de soirée les orifices de deux gouffres en forêt de la Chaux-du-Dombief. Le premier paraît sans difficulté et seul le manque de temps a empêché son exploration immédiate, mais l'autre, qui débute par une verticale de 40 mètres sera certainement coriace et demandera un important matériel.

Notre guide nous a parlé encore de trois gouffres qu'il a découverts par hasard et qu'il n'aurait pas pu retrouver sans perdre trop de

temps en recherches, mais auxquels il compte bien nous amener dès qu'il en aura revu l'emplacement exact. Ce lundi, une vingtaine de kilomètres en tous terrains agrémentés de quatre descentes sous terre suffisaient d'ailleurs amplement à contenter le moral et les jarrets d'une équipe même "légère". Cependant on a pu se rendre compte que dans ce vaste secteur forestier encore peu prospecté à la lisière du Grandvaux, il y aura encore de la joie pour les "sondeurs d'abîmes".

Quinze jours plus tard, munis du matériel nécessaire, sept spéléos sont revenus le matin au gouffre de Nanchez dont Miglio et Jacqueline Rossi ont atteint le fond, pour en remonter transformés en statues de glaise. L'après-midi a été employé à la désobstruction de la grotte à Jean Laurent et à la descente dans un petit gouffre voisin, un de ceux qui n'avaient pas été repérés à la précédente sortie et qui a été découvert sans trop de difficultés au cours d'une marche à travers bois dans le secteur où le guide l'avait approximativement situé.

Le même jour, une autre équipe a atteint, au centre d'une falaise de 100 mètres voisine de la chapelle de Saint-Romain, l'entrée bien visible de la vallée, d'une grotte qui paraissait intéressante et dont l'exploration, prévue depuis plusieurs années était sans cesse remise. J.C. Grostabussiat qui a effectué la vertigineuse descente du sommet du rocher au porche, n'a découvert en réalité qu'une salle poudreuse, longue d'une dizaine de mètres et sans aucun prolongement. La même équipe a également levé le plan de trois résurgences très étroites voisines de Lavans.

Revenant en forêt de la Chaux-du-Dombief le 1er mai, les San-Claudians ont atteint à l'échelle le fond de deux gouffres profonds respectivement de 12 et 38 mètres, puis, repassant à la grotte gouffre de la Combe Raillard pour une exploration plus complète ont eu la joie d'y découvrir l'entrée bien dissimulée d'un boyau étroit et plongeant. Par ce passage de roche vive, Mario et Rossi sont descendus pour se trouver arrêtés par une verticale de 10 mètres donnant vraisemblablement accès à un réseau intéressant dont l'heure tardive n'a pas permis la visite immédiate. Ce puits, descendu à l'échelle quinze jours plus tard donnait bien accès à une grande salle concrétionnée, mais l'équipe du S.C.S.C. n'a pas été la première à en admirer les décors. Quelques ampoules de flash restées sur le sol démontraient amplement qu'une autre équipe était déjà passée par là.

Comme tous les ans, le Congrès des associations spéléologiques de l'Est s'est tenu à la Pentecôte. Cette année, il était organisé par nos voisins du Groupe Spéléologique Jurassien de Lons-le-Saunier à proximité du hameau de Menouille et St-Claude a pu y envoyer une délégation massive.

Après l'Assemblée Générale groupant des collègues de 27 clubs répartis sur 14 départements, nos spéléos ont visité la célèbre Caborne, où E.D.F. effectue un travail de titan, en creusant des galeries géantes et illuminées là où il n'y avait que des boyaux et des chatières, et en faisant disparaître puits et siphons. Les travaux n'étaient pas encore terminés et les anciens qui avaient déjà visité Menouille il y a plus de dix ans, ont pu retrouver avec plaisir dans les galeries lointaines encore à l'état naturel, beaucoup d'eau et de boue liquide, et aussi un peu du mystère qui agrémentait les explorations à la période héroïque.

Comme toujours, par le contact direct entre gens atteints du même "virus" le Congrès a permis de nouer ou de renouer de bonnes relations entre groupes, et le rassemblement s'est déroulé dans la plus franche cordialité.

Rien n'est négligé à Saint-Claude pour l'éveil des vocations spéléologiques. C'est ainsi qu'en ami, Colin a conduit pour une visite de trois heures dans la jolie et sauvage grotte de Généria une jeune

écolière de onze ans, émerveillée et nullement émue, qui avait gagné ce prix original à un concours de devoirs de vacances.

Les hommes-grenouilles du S.C. de Lyon, se sont attaqués un dimanche de mai à deux autres cavités noyées des environs de Saint-Claude. Une équipe légère venue en simple reconnaissance a plongé dans le gouffre du Bief Noir, près de l'usine électrique du Flumen et s'est enfoncée dans une verticale presque absolue à la profondeur de 27 mètres, sous le niveau de l'eau. La galerie continue à plonger et devient étroite, aussi ce gouffre ne livrera probablement jamais son secret. Dans l'après-midi, la même équipe s'est attaquée à la résurgence de Brives sur la rive gauche de la Bienne. Ici la galerie descend insensiblement, mais suivant une pente continue, et les plongeurs après une progression de 53 mètres sous l'eau, avec une dénivellation de 8 mètres ont rebrousse chemin, mais ils reviendront.

Et enfin, en juillet, après une attente d'un an, neuf mois et 23 jours, les San-Claudiens ont trouvé le passage libre dans la grotte des Foules où Mario et Miglio sont entrés un matin pour aller à toute vitesse porter le mât à pied d'œuvre dans une nouvelle cheminée à explorer. Le torrent était encore tellement puissant que dans la crainte d'un orage sur le plateau, nos spéléos sont ressortis de la grotte cinq heures seulement après y être entrés. Deux jours plus tard l'eau était déjà remontée dans les puits.

Au mois d'août, tandis que l'équipe Colin et fils découvrait et explorait quatre nouvelles cavités aux environs des Bouchoux et faisait ensuite visiter les Cernois et le Pétrin de la Foudre à des collègues vosgiens et belfortains, les autres San-Claudiens, abandonnant les vallées trop humides ont été explorer près de la Maréchaude un beau gouffre, bien décoré, dont ils ont touché le fond à -90 mètres après avoir descendu trois puits.

Aussitôt que la sécheresse de fin août eut fait suffisamment baisser l'eau, Mario, Miglio et Grostabussiat, accompagnés par Ilhat, récemment rentré du service, ont poussé dans la grotte des Foules une nouvelle incursion. Une haute cheminée verticale proche de la Varappe, qui constituait une énigme depuis plus de dix ans a été ramonée au cours d'une escalade épique entre des parois tellement glisseuses qu'il était impossible d'y faire tenir des pitons. A grand renfort d'éléments de mât coincés entre les parois, les grimpeurs s'y sont élevés de plus de 40 mètres jusqu'à un rétrécissement infranchissable. Ce n'est pas encore là le chemin qui permettra de "sauter" les siphons terminaux.

Comme le dernier dimanche de septembre la sécheresse durait toujours, une première équipe s'est rendue à la grotte de Charix, où elle a trouvé les siphons désamorçés, et a pu à loisir faire une nouvelle prospection.

Le même jour, douze autres spéléos san-claudiens, répartis en deux groupes sont montés encore une fois aux Foules, avec l'intention de reprendre la Cheminée de la Varappe et de descendre dans le puits entrevu deux ans plus tôt à l'extrémité de la galerie supérieure. Les cordelettes de nylon laissées en va-et vient sur pitons étaient demeurées intactes et ont permis de hisser sans trop de peine les échelles permettant de s'élever sans nouvelles acrobaties dans la grande verticale de 60 mètres. Mais l'exploration complète du puits n'a pas pu être terminée. Après avoir descendu 25 mètres d'échelles, l'équipe de pointe s'est trouvée arrêtée par un étranglement au-delà duquel le gouffre s'élargit de nouveau sur un vide de trente mètres environ. Racine, Rossi et Goliard, après avoir travaillé au déblaiement ont cru entrevoir un fond de sable et entendre la rumeur d'une eau courante au bas de l'à-pic d'où remonte un courant d'air violent et glacial. C'est peut-être enfin la porte du réseau amont, mais il faudra forcer le passage.

Après une nouvelle visite à la grotte de Charix, où une équipe a réussi à capturer quelques exemplaires d'une variété non encore identifiée de crustacés aquatiques, une courte période de pluie et de neige est arrivée coupant court malgré le beau temps ultérieur à l'exploration des réseaux actifs.

Deux gouffres nous ont été signalés en forêt du Frénois. Le premier, trouvé par un chasseur n'était autre que le gouffre du Frénois d'en bas, déjà exploré en 1952, mais le second, repéré par un chercheur de framboises au milieu d'épais buissons était bien inédit et semble récemment ouvert. Son exploration en fin novembre s'est révélée intéressante.

Du nouveau dans le département. Nous venons d'apprendre la constitution du Spéléo-Club Salinois, par nos collègues et amis, P. Arbez, Cl. Mugnier et une douzaine de spéléos de Salins, Arbois et Mouchard. Ce nouveau club qui existait déjà en fait depuis quelque temps comme groupement amical et qui avait repris les travaux de l'ancien Groupe Spéléologique de Salins, a démarré très fort par une belle série d'explorations à la limite du Doubs et du Jura. Nous lui souhaitons longue vie et bonne chance dans un secteur où il reste énormément à découvrir et à exploiter.

□ LES GROTTES DE COURTOUPHLE

Ces deux grottes, d'aspect très différents, ont été visitées assez tardivement par les San-Claudiens, car elles se situent à l'extrême limite de leur secteur d'opérations. Par un concours curieux de circonstances, elles ont été attaquées toutes deux le même jour par deux équipes et chacune de ces équipes ignorait la présence de l'autre à proximité.

En novembre 1959, un premier groupe comprenant Marius Rouiller, Miglio, Meynier, Colette, Colin et son fils Jacques quitte St-Claude de bon matin pour aller visiter la grande grotte de Corveissiat, une énorme cavité déjà explorée par divers clubs, et notamment par le Clan des Tritons qui a forcé à son extrémité un siphon étroit et accidenté.

Le volume très élevé ce jour là du torrent intérieur, l'absence totale de chauves-souris à baguer, font que l'expédition tourne court, et les spéléos retournent vers Thoirette pour terminer la journée. On n'ignore pas à Saint-Claude l'existence de grottes aux environs du hameau de Courtouphle, mais ce qu'on ignore, c'est leur emplacement, et le site ne paraît pas non plus très bien connu des habitants du pays. C'est dommage d'ailleurs, car une de ces cavités mériterait d'être

visitée par de nombreux touristes moyennant un aménagement facile à réaliser.

Une fois déjà en 1950 Colin, qui s'était promené par là, avait remarqué près du pont de Thoirette l'enseigne d'un "Hôtel des Grottes" n'avait pu obtenir aucun renseignement précis "Oui on dit qu'il y a des grottes. C'est par là-haut, dans la montagne..." Un geste vague avait souligné cette brève indication.

Les San-Claudiens ont cette fois un peu plus de chance, car le premier habitant de Courtouphle à qui ils s'adressent connaît à peu près l'emplacement d'une des cavernes, et peut indiquer le chemin qui y conduit.

C'est qu'une équipe de scouts l'a visitée il y a quelques années et y a même passé la nuit. Un tel événement n'est pas resté sans échos dans le hameau. Ces scouts ont dû cependant un peu exagérer les difficultés qu'ils ont rencontrées sous terre, car notre informateur, après avoir assisté au déballement du matériel émet des doutes sur sa suffisance. Il y aurait paraît-il des à-pic impressionnants nécessitant plus de cordes et d'échelles que l'équipe n'en a à sa disposition. Pourtant, il y en a ! Répartis dans les sacs, les agrès font à chacun une surcharge appréciable et bien inutile, car on s'apercevra par la suite qu'avec un peu d'adresse il est possible de parcourir toute la grotte sans utiliser le moindre bout de ficelle.

L'équipe s'engage sur le sentier indiqué qui part à proximité de la jonction des routes de St-Claude et d'Oyonnax, et monte vers le Sud, en direction de la grande falaise qui domine Courtouphle. A peu de distance se dresse un vieil écriteau où il faut beaucoup d'habileté pour lire, ou plutôt pour deviner l'indication "Grotte de Courtouphle". L'état du sentier, à demi effondré et coupé par place de gros buissons prouve que peu de passants l'utilisent encore. Il s'élève en pente douce, sur deux kilomètres, parmi les buis jusqu'au moment où il disparaît complètement, emporté par une gravine descendant d'un couloir très raide. Ce sera le seul point délicat du parcours, car peu après, en haut d'une pente de pierres éclatées, on arrive à l'entrée de la caverne.

Le porche est assez bas. En réalité, c'est le seuil qui s'est élevé par un apport de pierrailles tombées de la pente supérieure. De la petite esplanade devant l'entrée, la vue est splendide sur la vallée de l'Ain, et tout en enfilant leurs combinaisons, les spéléos profitent du coup d'œil.

Aussitôt le porche franchi, le sol plonge sur quelques mètres, jusqu'au niveau d'une vaste galerie très sèche, et d'instinct, Colin

examine le sol : "Il y a de la préhistoire là dessous !". Ce n'est et ne sera hélas qu'un pressentiment qu'aucune trouvaille ne viendra justifier, mais quand on considère la situation exceptionnelle, stratégique, pourrait-on dire, de cette grotte que les glaciations n'ont pas dû atteindre, les vastes proportions de ses premières galeries, la présence à peu de distance sous terre d'un gros puits naturel plein d'eau, on peut tenir pour très probable que nos lointains ancêtres qui connaissaient déjà la crise du logement n'ont pas du négliger cet abri. Il faudrait pour s'en assurer ouvrir une tranchée profonde dans le talus d'alluvions sous l'entrée, ce qui permettrait peut-être de découvrir de riches foyers. Malheureusement, ce trou est trop loin de leur domicile pour que des San-Claudiens puissent y faire un travail suivi et, en pareil cas, mieux vaut ne rien entreprendre.

Maintenant, toute l'équipe s'enfonce sous terre. La galerie est large et haute d'une dizaine de mètres, sablonneuse. C'est amusant pour une fois de parcourir une grotte les mains dans les poches, quand on est habitué aux couloirs étroits et accidentés des cavités du Haut-Jura. Puis le sable fait place à de la stalagmite plus dure, dans laquelle nos prédécesseurs ont taillé des marches pour gravir un talus d'éboulis tombés de la voûte et noyées dans les alluvions et les concrétions. Sur la gauche, un vaste diverticule abrite un gouffre qui paraît assez profond et que remplit une eau verte et limpide. Ce ne doit être qu'un réservoir naturel où s'accumulent les infiltrations.

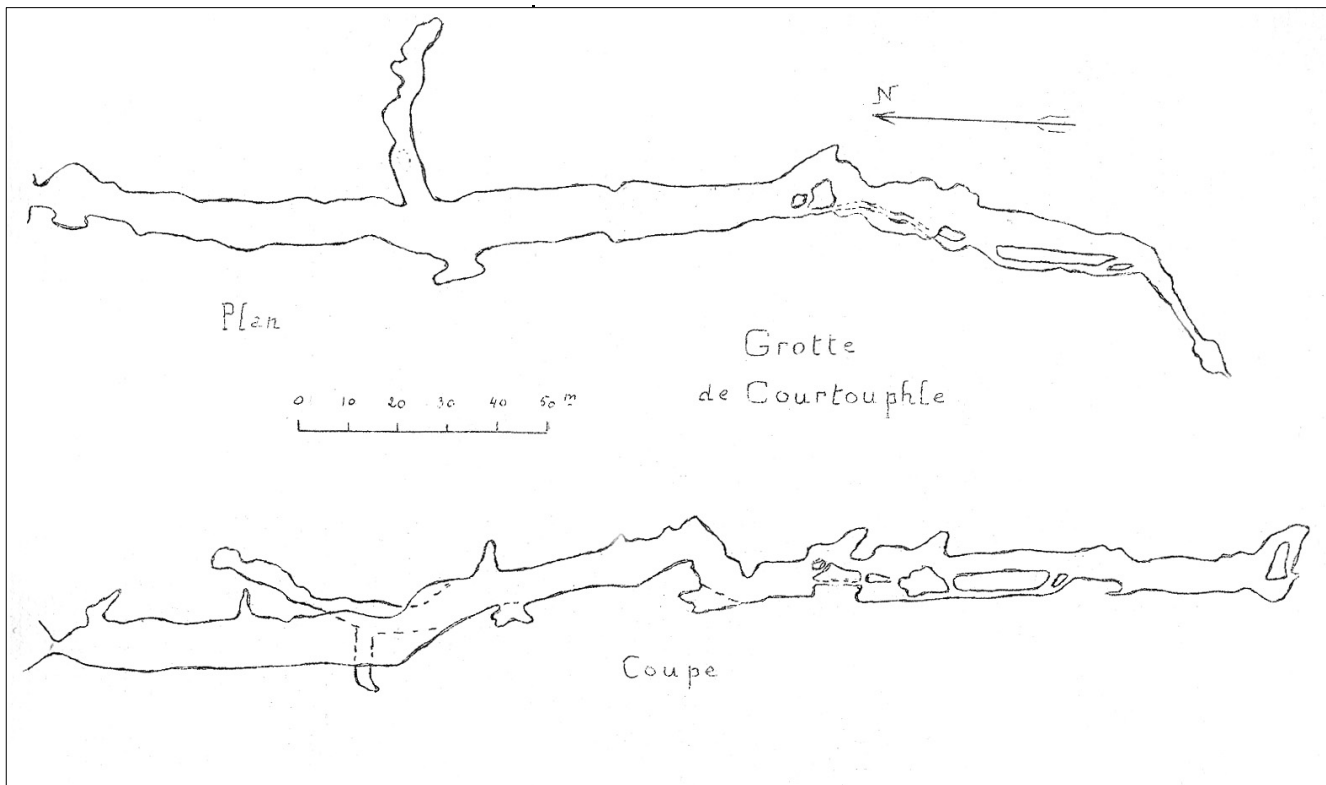
Pourtant la grotte n'a pas toujours été sèche. Il suffit pour s'en rendre compte d'examiner le plafond où les dômes d'érosion atteignent des proportions grandioses et laissent deviner la formidable puissance d'un torrent depuis longtemps tari. Sous un de ces dômes une colonie dense de chauves-souris, quelque 300 grands rhinolophes, a commencé son sommeil hivernal. Comme il faudrait pour les capturer une épuisette à très long manche, on les laisse dormir pour cette fois.

La galerie se coupe d'un à-pic facile à descendre, mais on se trouve presque aussitôt devant un nouvel effondrement semblable au précédent qui forme un mur surplombant de cinq mètres. Sur le sol, quelques baliveaux achèvent de pourrir. Sans aucun doute, ils ont servi d'agrès pour atteindre l'étage supérieur. Utilisant le moins fragile de ces bouts de bois, Mario escalade l'à-pic et place au sommet une corde qui servira pour la montée du reste de l'équipe. Il faut littéralement hisser comme un paquet notre pauvre Colette qui, mal chaussée de souliers qui glissent, ne tient pas sur ces rares marches obliques. Elle proteste énergiquement contre ce traitement barbare, mais avant peu, elle aura oublié tout ressentiment, car c'est maintenant que vraiment la grotte devient belle.

Déjà, depuis l'entrée, de grandes coulées de calcite blanche ornaient murailles et cheminées. Après le petit mur, on entre dans un couloir, puis dans une salle, garnis de toutes parts de nombreuses concrétions presque intactes. Les obstacles difficilement franchissables aux non spécialistes sont souvent un bienfait dans les grottes ornées. Nul ne s'est encore avisé de prendre pour cible les nombreuses stalactites et stalagmites ou même, ce qui est un peu moins impardonnable, de les prélever pour une collection.

Du haut de cette salle, où se dressent des colonnes massives on découvre un décor d'une richesse inhabituelle dans le Haut-Jura et l'équipe marque un temps d'arrêt.

Puis c'est une nouvelle descente raide, immédiatement suivie d'une nouvelle marche verticale. Tandis que Mario et Meynier en entreprennent l'escalade de front, Colin qui s'est faufilé à tout hasard sous un étroit laminoir, progresse sur le ventre, et trouve un passage ascendant entre les blocs, s'y engage, et parvient bon premier dans la galerie haute. C'est une heureuse trouvaille pour Colette qui



appréhendait déjà de jouer une nouvelle fois au colis et déclarait avec énergie : "Cette fois rien à faire, je reste en bas".

Mais bientôt, les murailles se rapprochent, abondamment recouvertes de coulées de calcite, tellement, qu'il devient impossible de se glisser dans la haute diaclase terminale. Les collègues qui ont visité la grotte avant nous se sont arrêtés là eux aussi, et une équipe a laissé comme souvenir de son passage le dessin d'un bonhomme à gros ventre sur une concrétion molle. Faut-il y voir le symbole signifiant que, seuls des êtres filiformes pourraient continuer l'exploration ?

Quinze jours plus tard, Miglio, Colette, Colin et Jacques reviennent à Courtouphle, munis cette fois du matériel adéquat pour la capture de la colonie de Chauves-souris. Après une séance de baguage qui dure plus d'une heure et qui permet la reprise de trois grands rhinolophes déjà matriculés à la grotte de Corveissiat, il reste assez de temps pour entreprendre une nouvelle visite de la cavité et pour aller voir de près quelques passages négligés à la précédente expédition.

Aucun de ces diverticules ne donnera accès à des prolongements intéressants. Pourtant, en se glissant sous la belle salle, dans un puits étroit entre des blocs, Miglio découvrira au bas d'un à-pic de six mètres aux parois épineuses, une petite salle dans laquelle la calcite a fait un travail d'orfèvrerie. Les concrétions y sont de très petite taille, mais chacune est à voir en détail, tant elle porte

une floraison délicate. Ce sera là le dernier cadeau de cette grande et belle caverne.

Le même jour où une première équipe explorait pour la première fois la grande grotte, Racine, parti de St-Claude sur son vélomoteur au début de l'après-midi en compagnie de son beau frère, et ne disposant que de trop peu de temps pour gagner Corveissiat, monte de Thoirette en direction de Matafelon, et s'arrête dans un grand virage où s'amorce un sentier. Une pancarte indique presque illisiblement "Grotte de Courtouphle - 50 minutes".

Ce sentier s'engage entre la falaise et cette curieuse tour prismatique isolée par les érosions glaciaires et fluviales sur la rive gauche de l'Ain, puis longe le bas des rochers vers l'Ouest. Cinq minutes après avoir quitté la route, l'équipe trouve un porche qui ne peut être évidemment la grotte indiquée par la pancarte. Qu'importe ! Une galerie s'amorce donc c'est un trou à explorer, et les deux spéléos s'engagent dans le passage bas et accidenté pour une visite qui sera très incomplète, mais néanmoins instructive.

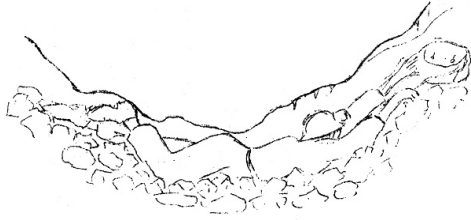
Vraiment, ça continue. Il ya même des traces de passage d'un groupe nombreux dans la galerie principale et dans un diverticule sur la droite à peu de distance de l'entrée. Il y a aussi quelques chauves-souris pour amuser le Père Colin. Tout cela est noté en vue d'une exploration plus poussée, car étant donné l'état des routes qui commencent à se couvrir de verglas, nos motards préfèrent être de retour avant la nuit.

Ce ne sera que le 11 novembre suivant que les San-Claudiens trouveront l'occasion de revenir visiter cette nouvelle grotte après avoir fait dans la matinée l'exploration d'un puits étroit aux environs de Bouvent. L'équipe compte, bien entendu Racine, qui avec Colin et Miglio représente les anciens, et un groupe de jeunes, Delort, Dole et Colette.

Racine et Miglio partent en tête avec les garçons tandis que Colin s'occupe avec Colette à baguer quelques petits rhinolophes isolés, et à récolter la faune des premières galeries.

Le premier passage à droite n'est qu'une diaclase sans issue, et bientôt le passage principal est coupé d'un petit puits en travers duquel des explorateurs raffinés ont placé une planche. Il faut ensuite

descendre un à-pic de deux mètres pour trouver au fond une chatière du type amusant... pour les spectateurs. Cette chatière est constituée d'un boyau très bas qui plonge, puis remonte, et son sol est couvert de galets qu'il faut déblayer à chaque passage. Comble de raffinement, ces galets roulent sous le ventre de celui qui descend, tête en avant, ils se redressent, basculent et pointent, faisant changer à tout instant les dimensions du minuscule espace. Un massage musculaire complet !



Aussitôt après la chatière, une diaclase part sur la droite et après un coude, se rétrécit et finit en cheminée bouchée. Le boyau qui le croise est tout aussi peu pénétrable. Sur la gauche, un autre passage se présente sous une voûte peu rassurante constituée de pavés mal agglomérés. C'est là le chemin de la profondeur, et chacun s'y étire au maximum pour éviter autant que possible de toucher le plafond. Ensuite la galerie se creuse dans un calcaire compact et sans fissures où la circulation très ancienne d'une eau abondante et rapide a sculpté de belles lames, cupules et marmites d'érosion.

Il n'est plus question maintenant de cours d'eau. La grotte est devenue définitivement fossile et malgré les innombrables averses du joli été 1960, il n'y a plus guère d'humidité dans cette cavité, à peine par endroits un léger suintement de murailles et ça et là un gouille qui mouille à peine les semelles. Une grotte idéale pour les années pluvieuses.

La galerie continue toujours basse, et on remarque maintenant sur le sol des bouts de ficelle noircis, de plus en plus nombreux et longs. Des visiteurs anxieux de retrouver le chemin du retour ont employé ici le vieux stratagème d'Ariane. On sera vite fixé sur leur identité, car une inscription apparaît sur une muraille : "SDF Chamois - Panthères", et par dessus cette inscription, une autre : "EDF Loups - Aigles - Lions". On veut bien espérer que les pauvres chamois n'ont pas été dévorés par les carnassiers. Il s'agit sûrement de scouts dont le passage à Courtouphle a défrayé la chronique.

Après un temps de progression le plus souvent à quatre pattes et la visite sur le ventre de quelques boyaux sans issue, on

arrive à un carrefour de galeries assez hautes pour qu'on puisse enfin y reprendre la position normale du bipède. L'équipe se divise pour l'exploration des divers passages possibles. Miglio et Delort montent dans une galerie face à l'arrivée. Une escalade leur donne accès à une diaclase aux murailles déchiquetées, pénétrable sur une trentaine de mètres.

Racine part avec Colette dans une galerie sur la gauche qui se révélera assez courte, mais bien ornée de belles lames d'érosion. A son entrée, un vieux panneau de carton achève de se décomposer. On y lit cette étrange invitation : "Visitez la colonie, mais n'oubliez pas la guide" (??)

De son côté, Colin est parti dans une galerie intermédiaire que Colette vient de signaler comme obstruée à faible distance. Cependant, dans un renforcement, il y a une minuscule chatière à étages où tout accroche. Mais ça passe... et ça continue. Le boyau tout rond, très étroit et terriblement épineux vient enfin s'ouvrir sur une salle allongée. Le jeune Dole a suivi son ancien. Il vient de s'inscrire au Club et c'est sa première exploration. Il est servi ! Pourtant le métier n'a pas l'air de lui déplaire, et chaque fois que Colin trouve le chemin qui permet de poursuivre, il entend derrière lui un "Ah ! qui prouve une satisfaction intense.

Après la petite salle, un autre passage exigü donne accès à un autre élargissement. Au pied de certaines parois apparaissent des tas de guano indiquant le séjour de chauves-souris, probablement des minioptères. La grotte est beaucoup trop sèche pour constituer un habitat hivernal, mais il est possible que, pendant la belle saison, elle soit peuplée d'une colonie assez nombreuse, car à cette époque de l'année, les animaux sortant tous les soirs peuvent facilement aller boire dans l'Ain tout proche et chasser à la surface de la rivière. Ce sera à vérifier à l'occasion.

Mais voici que la voûte s'abaisse. Le passage s'élargit en un laminoir qui monte ferme, et une reptation ascendante devient nécessaire pour gagner une petite galerie transversale dans laquelle on entre par une nouvelle chatière. Après quoi, c'est sur la droite une succession de chatières et de petites salles rondes en cloche, au sol sablonneux et très sec.

Faisant demi-tour après avoir trouvé complètement bouchée la dernière de ces petites salles, les deux spéléos avisent encore une chatière, plus basse et plus étroite que tout ce qu'ils ont franchi jusqu'à présent. On doit pouvoir passer cependant. Derrière, on dirait qu'il y a plus d'espace, mais où cela va-t-il mener ?

Colin qui ne s'attendait pas à pareille continuation a laissé assez loin en aval sa musette qui le gênait pour passer les étroitures, et cette musette contient la provision de piles et d'ampoules et la lampe frontale. Il interroge son complice : "Qu'est ce que tu as comme lumière ?" Dole exhibe une lampe de poche pas très vaillante. "C'est tout ? Alors demi-tour !"

Mais presque aussitôt, on entend parler pas très loin. C'est Miglio qui arrive avec Delort. Ils ont vu la musette abandonnée et cela leur a indiqué le passage. Ils ont emprunté pour leur part un autre boyau qui les a amenés également à la salle allongée. Maintenant, les appels s'entrecroisent : "Où êtes vous ?" Les deux arrivants sont au pied du laminoir. Bientôt ils ont rejoint Colin et Dole dans la galerie supérieure et ils ont une réserve de lumière suffisante pour qu'à quatre on puisse continuer l'exploration en toute sécurité.

Et le Père Colin s'aplatit une nouvelle fois pour passer la chatière montante. Terrible ! A un certain moment, ne pouvant dégager les bras, il se tire en avant avec le menton. Et puis ça passe, et seuls quelques boutons de culotte restent dans la bagarre. Les jeunes n'ont pas tant de peine. Quant à Miglio qui connaît son tour de poitrine, il commence



par déblayer le sol argileux et passe lui aussi, à la limite du coincement. Après la chatière, on trouve une nouvelle galerie qui semble parallèle à la précédente et qui comme elle, est une succession de petites salles et de passages très bas. Cependant, ici, les traces de l'eau courante sont très visibles. L'équipe arrive au bord d'une marche plongeante, au bas de laquelle apparaît un pertuis minuscule. On va essayer de la forcer quand Miglio demande l'heure.

"Allez on file ! ... mon feu rouge ne marche plus. Je m'en suis aperçu tout à l'heure."

C'est de la voiture qu'il s'agit naturellement, mais c'est un motif suffisant pour accélérer la sortie. Il reste quelques kilomètres à faire pour arriver à Saint-Claude, et la nuit tombe vite en novembre.

Avant de plonger dans la chatière où Miglio a joué au bulldozer, les spéléos s'avisent que la galerie se poursuit dans l'autre sens et qu'il y aurait certainement encore des découvertes à faire par là. Mais comme il n'y a plus de feu rouge... Ce sera pour un autre dimanche.

Récupérant au passage la musette, puis Racine et Colette qui, après avoir mené de leur côté l'exploration d'un labyrinthe sans issue, regagnent la sortie, l'équipe rapidement arrive au porche. Un nouveau laminage entre voûte et galets dans la chatière en "U" laisse au passage un dernier bon souvenir du "Goulet de la Vouivre" car c'est ainsi que la grotte est paraît-il dénommée dans le pays.

Un mois plus tard, une équipe san-claudienne revient à Courtouphle, après s'être heurtée aux Cernois à des galeries encore une fois inondées. Miglio, Racine, Jean et Jacqueline Rossi, Delort, Dole et Goliard reprennent le chemin parcouru à l'exploration précédente, mais après le laminoir se dirigent vers la gauche, dans la branche de la galerie laissée de côté le 11 novembre. Le passage s'élargit très vite, devient une grosse galerie ascendante très érodée, où la marche est facile. Cette galerie aboutit à une salle assez

humide et concrétionnée dont tout un angle est occupé par une nappe de gravillons à 45°. C'est là le passage.

Rossi, auquel une absence de près de huit ans n'a rien fait perdre de ses qualités de rampant, s'engage, suivi de son épouse comme prévu par le Code, dans un étroit pertuis entre l'égraviné et la voûte. Il le gravit péniblement jusqu'à une obstruction par les pierrailles. En essayant de déblayer le passage, il trouve de vieux os. S'agit-il d'une trémie au fond d'un gouffre rejoignant le plateau ? C'est ce qu'en l'absence d'outillage, il sera impossible de déterminer cette fois.

Un matin de mars 1961, le S.C.S.C. arrive encore une fois devant le porche de la caverne. Miglio et Colin ont amené avec eux le "commando spécial" pour les étroitures, J.P. Dole, J.C. Grotabussiat, "Titou" Vaillat, J.L. Miglio, Huguette Arnoud, et Monique Marion.

Colin et Dole partent en avant pour lever le plan des galeries dont les innombrables contours et embranchements vont nécessiter d'innombrables visées au compas. Bientôt, Miglio les dépasse avec le reste de l'équipe. Mais comme le second groupe trouve au second carrefour important à 150 mètres de l'entrée des passages encore inconnus, les topographes le rejoignent dans la galerie haute où Miglio et Delort ont été arrêtés à la première exploration et qui est présumée sans issue.

Les deux anciens remarquent pourtant dans un recoin une chatière très basse au ras du sol et s'y engagent. Au dessus d'eux monte un étroit laminoir de roche vive, qui paraît aboutir à une petite salle, et le lieu ne leur semble pas tout à fait inconnu. Son aspect rappelle étrangement celui de la diaclase dans laquelle l'équipe de pointe n'a pas plongé le jour où "le feu rouge était en panne". En examinant au retour le plan hâtivement crayonné ce jour là, on avait déjà entrevu la possibilité de communication et c'est aujourd'hui ou jamais le moment de s'en assurer.

Jean-Claude et Titou sont donc engagés dans la fissure avec mission de la remonter et de pousser dans la galerie au sommet, tandis que les autres suivront le parcours habituel des chatières et du laminoir. En principe les deux groupes doivent se rencontrer et c'est effectivement ce qui se produit un quart d'heure plus tard. Décidément cette grotte n'a pas fini de ménager d'heureuses surprises.

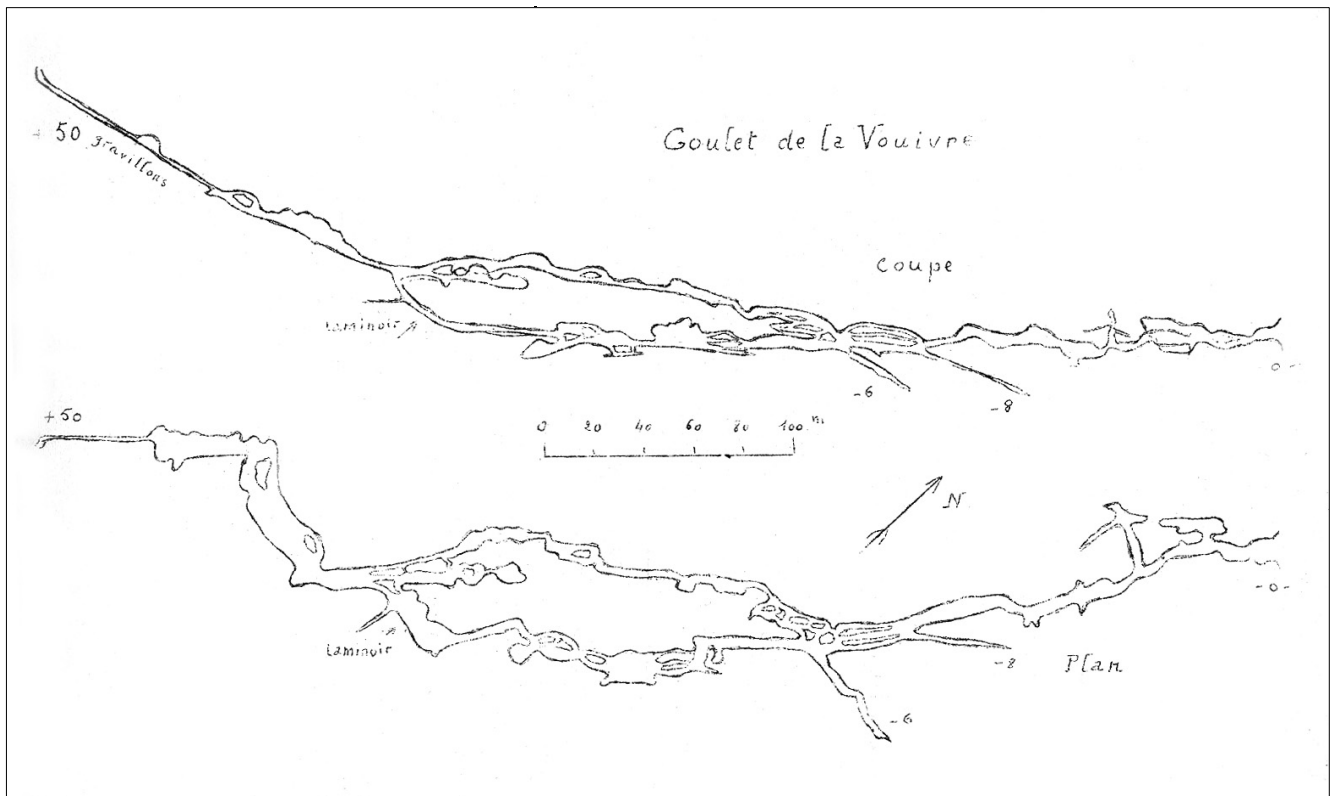
Les topographes ont repris leur travail, ce qui est loin d'être monotone car il les entraîne dans des lieux où suivant l'expression consacrée "le pied de l'homme n'a jamais mis la main".

Quel labyrinthe ! Par endroits trois ou quatre boyaux de roche polie se superposent, s'entremêlent, communiquent par des chatières ou des puits, se rejoignent en une galerie pour se séparer de nouveau.

Les concrétions sont très rares dans cette grotte, mais elles sont remplacées par des splendides lames d'érosion.

Pendant ce temps, l'équipe de pointe reformée dans les petites salles supérieures remonte la belle galerie de roche vive pour reprendre l'attaque au point où Rossi a dû faire demi-tour. L'agrément de remonter la pente de gravillons sous le plafond qui la touche presque est toujours le même. Celui qui gravit sur le ventre ce tapis mouvant laboure du bout de ses souliers le sol instable, fait descendre des brouettées de pierrailles sur les suivants et finit en quelque sorte par s'enfermer dans le terrain conquis. Il n'y a pas assez d'espace vital ici pour une équipe trop nombreuse, et quand Colin et Dole arrivent, toujours visant et inscrivant des cotes, Miglio, Jean-Louis et les filles leur cèdent la place pour gagner la sortie.

Peu s'en faudra pour que les autres trouvent une autre issue à la caverne et réussissent à sortir sur le plateau. Quand les topographes arrivent à l'étrémité qui a arrêté Rossi, Jean-Claude l'a déjà franchie en progressant par une sorte de brasse dans la nappe fluide de terre et de graviers.



Il continue à s'élever dans le laminot pour parvenir enfin à une portion de galerie tellement confortable que "maintenant on pourrait presque s'y asseoir". Titou le suit à une dizaine de mètres pour assurer les communications à voix avec l'arrière. Des signes de plus en plus manifestes prouvaient que la surface du sol n'est plus loin, si, à elle seule la coulée abondante de pierres sèches et de terres végétale n'avait pas donné cette certitude. Les renards et les blaireaux dont les ossements parsèment l'éboulis sont venus d'en haut, mais il semble y avoir longtemps car les os tombent en poussière.

Enfin, après encore cinq bonnes minutes d'efforts, Jean-claude annonce que la galerie se termine. A la voûte, par un pertuis entre des blocs, souffle un violent courant d'air, et en enfilant son bras dans le trou l'homme de pointe ramène une poignée de mousse pourrie. Il est certainement tout près du bouchon terminal du puits qui a déversé dans la grotte toute cette pierraille, bouchon peut-être de faible épaisseur, mais que les principes les plus élémentaires de la spéléologie interdisent d'attaquer par la base sous peine de provoquer une avalanche extrêmement dangereuse dans un espace aussi réduit.

L'arrière fait passer l'ordre de repli immédiat. Tout en faisant demi-tour, Jean-Claude signale qu'il vient de trouver sur le sol quelques pierres de consistance et de couleur bizarres. Il en ramène une au Père Colin qui a tôt fait d'identifier une belle fulgurite. La foudre, suivant la colonne d'air ionisé qui doit

remonter de cette vaste cavité ascendante est tombée sur l'issue supérieure et a vitrifié les pierres calcaires.

Il est peu probable qu'on arrive à repérer exactement sur le plateau l'issue amont de cette grotte avec l'aide du seul plan, car les levées à la boussole ne sont pas d'une précision absolue. Pourtant l'approximation sera suffisante pour repérer sur le sol du plateau les traces, si elles existent encore, du puissant cours d'eau qui a parcouru toutes les galeries et qui a laissé tant de témoins d'une érosion particulièrement intense. La vallée fossile, si elle est encore visible doit fatalement mener au puits absorbant. Ce sera là un but de recherches pour les périodes d'inondations pendant lesquelles il n'y a rien d'autre à faire.

Après être descendus un à un à grande vitesse sur le tapis roulant de gravillons, les spéléos regagnent la sortie, en faisant encore quelques levés de plans dans les boyaux non repérés à l'aller. Il y en a tant qu'on finit par s'y perdre. Jean-Claude et Titou, croyant faire de nouvelles découvertes passent plusieurs chatières et font ainsi deux fois le tour de petites salles déjà vues à l'aller. Peut-être est-ce parce qu'ils ont l'estomac creux qu'ils perdent ainsi le sens de l'orientation. Il est deux heures de l'après-midi, la séance dure depuis cinq heures et la fatigue commence à se faire sentir. Ne parlons ni des coudes ni des genoux !

La fatigue se fait encore bien plus sentir probablement quand, après avoir franchi toute la série habituelle d'étranglements, l'équipe repart au jour, car J.P. Dole bat le record de distraction. Il quitte les lieux et oublie son pantalon sur un buisson, ce qui donnera l'agrément de remonter à l'entrée de la grotte, quand il s'apercevra au bord de l'Ain que vraiment, il est bien mal culotté.

Puis, comme il reste après le casse croûte quelques heures de soleil, les San-Claudien vont reconnaître une résurgence voisine qu'ils trouvent impénétrable. Alors, pour ne pas rentrer trop tôt, ils décident de s'offrir une "seconde" du gouffre des Brasselettes à Lavancia, agrémentée à l'aller, d'une séance de varappe et au retour, de la descente en rappel de quelques à-pics, dont le mur de soutènement de la voie ferrée.

□ EXPLORATION DU TROU DE L'ABÎME

Tous les vieux San-Claudiens connaissent le Trou de l'Abîme, qui était le but de promenade dominicale très fréquenté, quand on se promenait encore à pied. C'est une double vasque d'eau verte sertie dans un petit cirque de rochers sur la rive droite du torrent de l'Abîme. Quand le matin, le grand soleil consent à donner pendant quelques heures sur l'anfractuosité, l'endroit est riant, mais dans la pénombre du soir, et surtout dans la grisaille des jours de pluie, il devient sinistre.

On conçoit aisément alors que ce gouffre ait été doué par la légende locale de propriétés exceptionnelles. En premier lieu, il a été déclaré insondable, et maintes fois les spéléos de Saint-Claude ont entendu assurer que des pierres attachées à des pelotons de ficelle de 500 mètres n'avaient pas atteint le fond du puits.

Insondable, aucun gouffre ne l'a jamais été. Il vaudrait mieux dire difficilement sondable, dans le cas du Trou de l'Abîme, car le courant qui remonte de la profondeur malm ne les sondes trop légères, les entraîne dans ses tourbillons et provoque des mesures inexactes. Après étude géologique du massif, le S.C.S.C. estimait que le fond du puits devait se situer sur un niveau imperméable à 40 mètres de profondeur environ, et en mai 1960, un sondage enfin réussi devait justifier cette hypothèse. Ce jour là, des spéléos ont trouvé la nappe d'eau inerte et son niveau très bas. La sonde y est descendue sans à-coup, s'est arrêtée vers -20, probablement sur une étroite corniche, car après quelques sollicitations, elle a fil  à nouveau pour s'arrêter, définitivement cette fois à -35 mètres.

Comme la plupart des grands gouffres, le Trou de l'Abîme était censé avoir ingurgité un voiture et son attelage. C'était pour la circonstance un char à bœufs, chargé de foin, et beaucoup ajoutaient même pour faire le poids, que le conducteur avait suivi ses bœufs ; quand un sceptique demandait innocemment ce qu'un attelage était venu faire dans un tel chaos de rochers, il lui était immédiatement rétorqué que l'ensemble, voiture et bœufs avait dégringolé la pente sous la route de Vaucluse, pour terminer sa glissade précisément à l'aplomb du Trou. Le hasard fait tant de choses !

Cette histoire est très classique. Tous ceux qui descendent dans les gouffres un peu partout dans le monde l'ont entendu raconter, et si tous sans exceptions ont trop souvent trouvé au bas des puits assez de bœufs, de

vaches ou de chevaux pour constituer plusieurs attelages, aucun n'a encore découvert la voiture.

Enfin et surtout, ce gouffre était supposé avoir la faculté d'absorber en profondeur tous les objets flottants qui tombaient à sa surface et de ne jamais les restituer. Il faut reconnaître que le cas n'aurait pas été exceptionnel d'un gouffre d'eau à niveau presque constant, dans lequel un système interne de siphons et de vases communicants provoque des courants descendants. Dans le cas du Trou de l'Abîme, il semble même qu'un certain brassage provoqué à certaines périodes par le courant froid qui remonte du fond entraîne les objets dont la densité est un peu supérieure à celle de l'eau et les fait plonger. Toute une série d'expériences faites au moyen de morceaux de bois jetés à la surface des bassins tendaient à prouver que la rumeur publique n'était pas tout à fait sans fondement, et qu'en effet le gouffre absorbait. Même, on avait noté que le point de direction des flotteurs engloutis se situait sous la roche qui domine le gouffre au Sud-est et forme promontoire entre les deux bassins.

Pour vérifier toutes les théories échafaudées sur le fonctionnement en profondeur du réseau de l'Abîme, l'exploration directe était indispensable mais non   la portée des san-claudiens qui, manquant aussi bien de matériel de plongée que d'hommes entraînés à s'en servir sont désarmés devant les siphons.

Aussi est-ce avec empressement que les spéléos ont fait voir en premier lieu le fameux trou à Michel Letrône, le chef des "Tritons" du Spéléo-Club de Lyon, le jour où, à la recherche de siphons à forcer, il prit contact avec eux.

Dès lors, l'affaire a été menée rondement.

Le 25 février 1961 au matin, une première voiture de Lyonnais vient prendre livraison de deux grosses bouteilles d'air comprimé déjà entreposées chez Colin et va directement au Trou de l'Abîme. Quand les San-Claudiens arrivent à leur tour au début de l'après-midi, ils trouvent sur le grand bassin deux bateaux gonflés et voient une échelle de 30 mètres suspendue à un câble transversal descendre verticalement dans l'eau. Les hommes-grenouilles sont déjà presque tous en tenue de plongée, et vers quatorze heures Capi u va le premier se rendre compte de la physionomie du gouffre.

Pour un non initié, rien n'est plus curieux à voir que la plongée d'un homme-grenouille. Après un saut à pieds joints dans l'eau et quelques mètres de brasse pour juger de son équilibre, l'homme prend la position verticale pour faire sortir sous pression par le col de sa combinaison l'exc dent d'air quelle contient. Encore quelques mètres, tête sous l'eau pour examiner le fond, après quoi c'est le vrai plongeon, une sorte de roulé-boul , un postérieur qui pointe, puis deux pieds palmés qui s'agitent un instant à la surface et la descente verticale vers le fond commence.

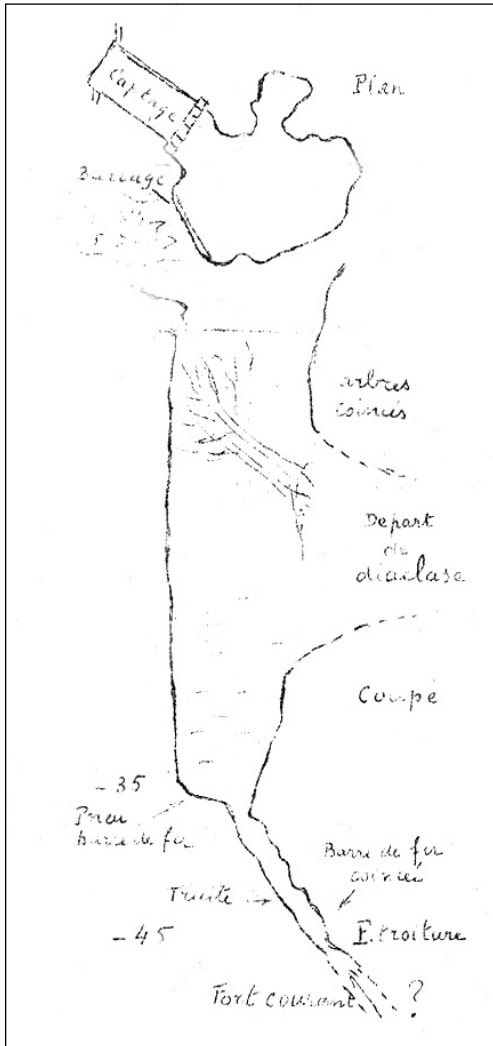
L'eau du Trou est très claire. On voit nettement deux arbres entiers coincés en travers du puits sous dix à douze mètres d'eau et pendant un moment on peut suivre les évolutions de Capi u qui longe l'échelle et s'arrête à la profondeur de vingt mètres. Quatre minutes plus tard, il repart et sa reconnaissance aura déjà un résultat appréciable. Nulle part, il n'a ressenti la fameuse succion redoutée. A vingt mètres de profondeur, il a lâché l'échelle et s'est tenu parfaitement en équilibre dans l'eau claire.

Max Martin plonge à son tour, et descendant toujours le long de l'échelle arrive au bas du puits. Il remarque là l'entrée d'une galerie descendante d'où débouche un fort courant. S r, cette fois de n'être pas aspiré, il n'hésite plus à lâcher l'échelle et à pousser une courte reconnaissance un peu plus bas.

Michel Letrône descend ensuite et en revenant à la surface brandit un trophée, une pièce de un franc en aluminium qu'il a trouvé au bas de l'à-pic en compagnie d'un pneu de voiture, d'un long ringard et d'un paquet emmêlé de câbles et de bouts de ficelles, très certainement des sondes de fortune qui ont été lâchées.

Après qu'Allard soit allé à son tour reconnaître les lieux, il est déjà possible de faire du Trou un plan approximatif. Le gouffre est entièrement vertical. Il comporte bien une étroite corniche à -20 et son diamètre se resserre pour ne plus être que de 5 mètres à -35, où se trouve un palier. Le sondage des San-Claudians était bon !

Le lendemain matin, dès neuf heures l'équipe des "Tritons" et tous les spéléos de St-Claude sont à pied d'œuvre. Les San-Claudians commencent par regarder curieusement la tente dans laquelle deux des Lyonnais ont passé la nuit, à la garde du matériel. Bizarre cette tente : Vue en long, elle évoque un peu la silhouette d'une grosse morille. C'est tout simplement parce qu'il s'agit d'une tente à quatre places surmontée d'un double toit de tente biplace trop court



sur toutes ses dimensions. Une distraction au départ de Lyon a donné ce produit bâtarde qui passera tout au long de la journée pour une nouveauté technique en matière de camping aux yeux de nombreux visiteurs : "Qu'est-ce qu'ils sont bien montés ces Lyonnais !

S'ils pouvaient voir à l'intérieur et remarquer que les mâts oubliés au local sont remplacés par des rames de haricots !

Les "Tritons" se préparent ; Fourquet, un cinquième plongeur arrivé la veille par l'autorail du soir est le premier équipé et pique aussitôt une tête dans l'eau pour se mettre en forme. Letrône et Martin qui vont tenter de pousser au maximum dans la galerie profonde s'habillent méthodiquement, tandis que les San-Claudians mélangent à cinq litres d'eau dans un sac étanche, la fluorescéine qui va être mouillée au bas du puits.

La plongée est longue cette fois, et un bon quart d'heure s'écoule avant que les explorateurs reparassent. Ils donnent toutefois de leurs nouvelles par un câble téléphonique relié à une boîte restant en surface et sur laquelle s'allume à intervalles réguliers un signal lumineux pour annoncer que tout va bien en bas.

Au palier des 35 mètres ils se sont enfoncés dans la galerie, progressant difficilement contre un courant violent qui amène à leur rencontre un volume d'eau de 150 litres seconde. Le plafond de la diaclase, haute de près de six mètres au début s'abaisse considérablement. A -45 mètres de profondeur verticale, les deux hommes qui ne progressent plus qu'en se hâtant aux aspérités pour vaincre le courant sont obligés de rebrousser chemin. C'est d'ailleurs une profondeur rarement atteinte en plongée souterraine et s'obstiner serait créer un risque dont ils ne veulent à aucun prix.

En remontant, ils rencontrent une truite qui se maintient contre le courant au bas du puits. Venue certainement de la rivière proche, elle a trouvé à cet endroit un poste de chasse intéressant et ne doit vraisemblablement pas être seule.

Au passage, les plongeurs éventrent d'un coup de couteau le sac étanche contenant le colorant et font surface, bientôt suivis par une teinte d'un vert admirable sous le soleil. La fluorescéine se répand sur les bassins, déborde du trou vers la rivière. Les quatre plongeurs équipés ne résistent pas au plaisir de sauter dans cette eau magnifique et de s'y livrer à toutes sortes d'acrobaties, tandis que tous les photographes présents mitraillent la scène. Faudra-t-il voir là une vengeance des démons du Trou de l'Abîme : deux des photographes seront victimes de la même panne. Leurs pellicules s'enroulent mal et aucune de leurs photos ne sera réussie ce jour là.

Le colorant ressortira en totalité à la surface du gouffre. Aucune des petites sources voisines ne se teinte et la preuve est ainsi faite que le puits n'est pas absorbant et que la totalité de l'eau arrivant par la galerie profonde va bien dans la conduite desservant l'usine de la Serre.

Dans l'après-midi, Capieu, Martin et Fourquet font de nouvelles descentes pour le plus grand plaisir des nombreux spectateurs, bien sympathiques, mais aussi par moment bien encombrants. Il est bien difficile de leur faire comprendre que si par malheur un des hommes-grenouilles se trouvait en difficulté au fond du puits, ce serait une question de secondes pour lui porter secours et qu'en pareil cas la liberté absolue de manœuvre serait une condition essentielle du succès.

Ces nouvelles plongées donnent un résultat intéressant. En observant en détail toutes les parois du gouffre devant lesquelles ils étaient passés un peu rapidement au cours de leurs précédentes tentatives pour atteindre le fond, les plongeurs découvrent à la profondeur de -20 mètres l'entrée de deux galeries où l'eau est inerte. La première n'est qu'un diverticule sans issue, mais l'autre paraît continuer et semble

être une ancienne arrivée de l'eau courante qui pourrait conduire à des prolongements très intéressants.

Capiou y remarque quelque chose qui, dans le noir, ressemble à une stalactite. Il est fort possible que la "stalactite" en question ne soit qu'une protubérance rocheuse sculptée en forme de pointe par l'érosion, mais si la présence de concrétions se confirmait dans cette galerie, ce serait tout un chapitre de l'histoire géologique du Trou de l'Abîme qui se dévoilerait.

Les Lyonnais, tout en "achetant" gentiment les San-Claudiens à propos de la suction de l'eau qu'ils n'ont remarqué nulle part, sont enchantés de leur exploration et entendent la poursuivre un jour où le courant sera un peu moins fort.

Le Trou de l'Abîme a perdu son mystère, et beaucoup de San-Claudiens non explorateurs semblent le regretter. Tel un bon "pépé" qui jetait le dimanche soir des morceaux de bois sec dans l'eau et remarquait avec désappointement qu'ils ne s'enfonçaient plus "comme autrefois". "C'est parce que nous avons déplacé les bœufs et le char de foin !" lui dit M. Letrône, pince-sans-rire.

Il reste maintenant quelque 300 kilos de matériel à remonter à la route de Vaucluse sur laquelle se trouvent les voitures, et cette fois, ce sont les San-Claudiens qui vont épater les Lyonnais. Beaucoup de spectateurs se chargent au passage d'un colis quelconque. Les

spéléos montent à dos le reste du matériel dit "léger". Quant au matériel lourd, ils le placent sur une luge attachée au derrière d'une voiture par un long câble passant sur poulie. En peu de temps, la voiture en première amène la luge à la route. La grosse bouteille a le même sort. Quant aux plongeurs, ils suivent leur matériel, les mains dans les poches. C'est bien à leur tour de se reposer.

Durant des semaines, les spéléos seront assaillis de questions sur l'exploration et pourront entendre quelques commentaires réjouissants. Des témoins des plongées ont entendu parler du pneu de voiture. Quelques jours plus tard, le pneu sera devenu bandage de roue, puis roue de char. Donc, il était bien exact qu'une voiture de foin était tombée dans le Trou "la preuve qu'ils ont retrouvé les roues" !

Une autre aussi jolie : des curieux qui ont vu remonter de loin les bouteilles dorsales et la grosse bouteille d'air comprimé, ont tiré de ce spectacle une conclusion inattendue. "Le trou était plein de matériel de guerre, d'obus et aussi une énorme bombe d'avion... Ils y portaient sur le dos et ils y traînaient sur le pré. Ce que ça peut être imprudent, ces jeunes gens. Vous voyez pas que ça ait éclaté..."

Le "matériel de guerre" trouvé sous l'eau s'est réduit à une poignée de cartouches Sten, jetées là par quelqu'un qui en avait retiré préalablement la poudre. Avec la pièce de vingt sous, elles ont été rejoindre le "Musée" des Tritons du Spéléo-Club de Lyon.

